



PROLOGNE LITTERAIRE

REVUE MENSUELLE

Nr. 40

Varsovie, 15 janvier 1929

Cinquième année

Wł. St. Reymont

1868 — 1925

Komurasaki

douloureuse histoire d'un coeur japonais brisé

Prix Nobel 1924

Nuit horrible — nuit de décembre à Paris.

La pluie tombait sans fin. Sur les boulevards vides, glissants, noircis par l'eau — à perte de vue des rangées d'arbres dénudés tremblaient de froid et gémissaient de douleur en silence. La pluie les trempait jusqu'aux racines, le vent glacial les transperçait, les lumières dans l'air suspendues étaient devenues aveugles, et la nostalgie du jour tuait. Cette nuit froide, détrempée se traînait lentement... Lointaine était l'aube désirée...

Pauvres arbres rigides... Pitoyables chiens sans abri. Ils se lauffaient en silence sous les murs froids, rampaient aux coins des rues éclairées, s'arrêtaient et d'un regard sanglant et las regardaient alentour, puis affamés, affolés de terreur, ils reprenaient leur course et cherchaient sans fin...

Nuits d'hiver, pleines de l'inexprimable nostalgie du soleil. Cris désespérés de l'agonisant d'hier.

Visions inconcevables du lendemain naissant de l'abîme de la nuit.

Silence, silence de la crainte aux aguets, silence des sombres éclairs de l'espace.

Un vent aux voix mystérieuses se leva soudain des antres de la nuit, secoua les arbres, se roula à travers la flasque pourriture de l'obscurité et de son énorme corps mou et froid, il heurta une vaste vitrine faiblement éclairée.

Derrière le mur de verre Komurasaki ouvrait ses doux yeux craintifs...

La pluie fine tombait sans fin et, sur le verre, glissait en larmes pesantes.

Le vent dans sa démence tantôt chantait avec suavité, tantôt hurlait sauvagement. Il attrapait les sommets des arbres pour en menacer Komurasaki ou sanglotait et se lamentait d'une douce plainte comme un mendiant qui demande qu'on lui permette d'entrer. L'horrible nuit verdâtre venait à la suite du vent — de ses yeux humides des larmes grises et froides coulaient lentement, toujours, sans cesse...

Dans les profondeurs de la nuit, derrière les arbres qui criaient de froid, Komurasaki percevait des visions pleines d'épouvante: des bêtes énormes se faufilaient dans l'ombre, des yeux aveuglants d'éclairs y rampaient en silence, des monstres noirs et luisants du pas pesant de leur course faisaient vibrer la large vitre. Alors dans l'oscillation bleuâtre de la lumière électrique se mouvait la foule de dieux et d'hommes qui, de ses marbres, de ses bronzes, de ses porcelaines emplissait la devanture. Puis le silence revenait et tout s'assoupissait dans l'ombre. Seule Komurasaki veillait.

Sur un socle recouvert d'un jaune tissu de Chine, brodé de dragons rouges, comme sur un trône de douleur, au milieu de la devanture se tenait Komurasaki, telle une fleur d'orchidée, suave et triste, émergente de la pénombre. A sa droite un Antinoüs en bronze clair s'élançait, souple comme un narcisse, à sa gauche une Vénus Callipyge dénudait dans une divine impudeur son corps d'une blancheur rose et dorée, comme pétri des rayons du soleil et du parfum des roses pourpres. Derrière eux, il y avait une agglomération de corps gardés par les dures têtes de vautours des Césars et des proconsuls...

Komurasaki veillait — ou plutôt la torture des angoisses et de la crainte brûlait en elle d'une flamme inextinguible; tout lui faisait peur: ces visions ténébreuses de l'autre côté de la vitre, ces froides nuits sans fin, cette foule derrière elle et encore ce visage pâle aux yeux de feu. Tous les soirs il venait s'écraser contre la vitre et regardait en la dévorant des yeux...

Un chaos de choses inconnues et terribles l'entourait, et cette mauvaise réalité avait l'emprise exaspérante d'un rêve qui dure toujours et dont elle n'avait pas la force de se réveiller.

Elle se sentait tellement seule et triste qu'elle finissait par ne plus craindre le tigre du Bengale qui, tout près d'elle, bombait son dos à rayures. Il la fixait d'un oeil sanglant et affamé et montrant ses crocs pointus il guettait, il rampait vers elle... toujours plus près...

Komurasaki pleine d'une inexprimable douleur, de terreur et d'ennui s'enfuyait sur les ailes de la pensée au loin, dans le passé... elle sanglotait de ses lèvres désespérées un chant de nostalgie...

elle sanglotait d'un coeur hanté par la mort l'hymne de l'espérance...

O ma terre ensoleillée...

Les cerisiers sont en fleurs, les flammes roses des pétales jaillissent de la verdure. En un jeu de lumière le soleil les caresse, et l'arc-en-ciel des papillons — améthystes, opales, rubis — les effleure de son tourbillon de couleurs. Les abeilles, dans leur vol silencieux, bourdonnent une chanson mielleuse, sur le sable doré les ruisseaux murmurent...

Terre lumineuse...

Je te vois, je te sens, je suis avec toi...

Mais voici qu'un vent léger s'élève des montagnes bleuâtres. Les cerisiers secouent leurs boucles fleuries, la gamme des papillons se disperse. Comme ils tombent des arbres, les pétales roses, comme ils hésitent sur les brins d'herbe, comme ils coulent avec l'onde du ruisseau...

Ainsi que mes larmes, que les larmes de ma nostalgie inassouvie...

Sur le sapin l'ombre s'est posée. Les oiseaux se sont tus. Les fleurs écoutent, les ruisseaux ont calmé leurs murmures. Les bambous hirsutes contemplent l'eau et les petits poissons rouges dans le fond doré...

mon ennui coule avec l'ombre...

ma nostalgie et mon ennui...

O ma terre ensoleillée...

O ma maison, ô mes soeurs — les fleurs, les oiseaux — mes frères, ô la terre — ma mère...

Mon âme est l'ombre de ma nostalgie.

Papillon de deuil, je m'assoierai sur les poutres dorées de ma maison.

— ne me chasses pas...

Cerise mûre — je tomberai sur le seuil bleu de ma maison.

— ne me jetez pas aux méchants.

Je fleurirai — chrysanthème limpide — sous les fenêtres de ma maison.

— ne me cueillez pas.

Je me fanerai sous vos yeux, en automne, notre vent me dispersera et me jettera sur votre poitrine pour que je me consume dans vos larmes...

— dans la nostalgie...

et l'ennui.

Ainsi sanglotait Komurasaki le chant de la nostalgie avec les lèvres du désespoir.

Derrière les vitres la nuit pleurait plus doucement à l'approche de l'aube. Épuisé par la lutte, le vent agonisait. De temps à autre d'une aile lasse il frappait encore une fenêtre, gémissait et secouait les arbres, puis transpercé par les flèches de l'aube triomphante — il tombait.

Komurasaki s'était tue, car la lumière électrique venait de s'éteindre, et l'aube grise et froide envahissait la vitrine.

La tourbe des barbares commençait à s'éveiller, et elle, enveloppée d'une robe violette semée de chrysanthèmes d'or, des sandales dorées aux pieds cachait des larmes et une crainte grandissante dans ses adorables yeux noirs, voilés d'un éventail, devant cette foule sauvage qui emplissait la devanture.

Lentement le jour approchait. Dans les humides lueurs verdâtres, de plus en plus distinctement on apercevait tour à tour les têtes, les épaules puissantes, les cruels yeux de vautours des Romains, les prunelles provocantes des bachchantes, les gestes violents et sauvages des gladiateurs combattants et les étranges divinités égyptiennes au regard sonnambulique. Elle avait peur de cette foule, car elle se sentait environnée. de haine. De

toute la force de son âme en fleurs, elle méprisait ces barbares. Elle ne pouvait surmonter son dégoût pour leurs durs visages, pour leurs gestes obscènes et sauvages, pour leurs cruels regards, pour

printaniers, ni ses lèvres façonnées par l'aurore, ni ses robes somptueuses, ni ses noirs cheveux ornés de perles, non, Vénus ne voyait que sa propre nudité et celle d'Antinoüs. Komurasaki souffrait



WŁ. ST. REYMONT

pbot. Martinie

leurs, ricanements, pour toute cette race de bétail blanc.

Ils s'unissaient tous dans leur haine contre l'adorable, la fleur du Japon: les Romains et les Grecs, les barbares et les Césars, les dieux et le bétail humain, les marquises roses Louis XV et les mandarins chinois — tous ils s'unissaient en une ligue railleuse, en une foule haineuse contre Komurasaki, contre la royauté, contre la beauté, contre sa race.

Seul Antinoüs ne prenait point part au complot. Etrange et nostalgique, la tête légèrement penchée, il s'élançait, telle une fleur épanouie et pensive. Les lignes de son corps couleur d'ambre clair étaient nobles et calmes.

Parfois il fixait sur elle son doux regard de plante, regard angoissant des eaux et des fleurs. Komurasaki sentait alors une grande suavité dans son coeur en porcelaine; ses craintes disparaissaient et un sourire lumineux, le sourire d'un matin de printemps fleurissait sur ses lèvres adorables, la joie des fleurs entr'ouvrant leurs calices sous les baisers du soleil possédait son corps. Il la regardait rarement. Ses yeux s'arrêtaient plus souvent sur la Vénus Callipyge qui de l'autre côté se dénudait d'un divin geste d'impudeur. Elle était si belle, si puissante dans sa nudité voluptueusement penchée que même les yeux de vautours des Césars se voilaient de désir.

Alors le coeur de Komurasaki se noyait de larmes de honte et elle se sentait plus seule que jamais. Vénus ne la regardait pas. Pour elle cette figurine en porcelaine n'existait pas, ni son visage de Japonaise aux traits subtils, ni ses yeux obliques, doux comme des rayons

le plus douloureusement de ce mépris silencieux et aveugle. Personne ne le savait, si ce n'est un vieux Chinois horrible qui, dans le fond de l'étalage, clignait ses yeux ironiques, sans cesse secouant la tête et souriant railleusement.

Quand le jour se fut épanoui, quand le soleil se frayant une voie à travers l'épaisseur des branches dénudées inonda la vitrine — les marbres, les bronzes et les porcelaines s'animèrent...

De tous ces corps la vie jaillissante s'irradiait dans les ondes lumineuses.

— Les Grâces s'enlajaient dans l'extase de l'hymne solaire.

— Les Gladiateurs dans une lutte plus âpre tordaient leurs corps pleins de haine.

— Les Discoboles lançaient leurs disques avec une force telle qu'un sifflement strident coupait l'air.

— Un quadriges en marbre, emporté par des coursiers emballés, volait sur un rayon de soleil.

— Le Satyre de Latran dansait avec tant d'ivresse que son corps vibrerait et étincelait comme l'eau au soleil.

— Un Faune emportait une bachchante et l'embrassait d'un geste lubrique, il courait vers l'épaisseur du bois.

— Diane tendait une main vers ses flèches, de l'autre calmait sa meute indomptée.

— Les danseurs de Chio dansaient une ronde bachique.

— Mercure glissait sur un rai de soleil.

— Zeus d'un oeil sombre regardait Proserpine, cachée parmi les Pans et les Faunes.

— Les Marquises arrêtaient leurs su-

ves regards sur les chevaliers courbés devant elles jusqu'à terre.

— Et les lions numidiens et les tigres du Bengale rampaient et rugissaient.

...un cri secoua la tourbe, des rires, des chants, des appels, de la folie, un surplus de vie jaillissait de ces corps nus et s'élevait vers le soleil en un hymne de force; une brume d'ivresse voilait les yeux, la joie de vivre, la vie menait une ronde effrénée.

...seul le vieux Chinois ne cessait de secouer la tête et de sourire avec malice...

...seules les têtes des Césars regardaient au loin de leurs yeux de vautours...

...seule Komurasaki se taisait pleine de crainte et de lassitude...

Comme elle avait peur de ces journées ensoleillées.

Alors tous ils devenaient fous et inventaient pour elle des tortures sans nom.

Ne s'aviserent-ils pas une fois de la faire écraser par le char? Et le quadriges descendait lentement, des journées, des années entières la pente de l'étalage glissant... un jour il passa sur elle en trombe, cassa la vitre et tomba sur le trottoir. Komurasaki fut sauvée par miracle; il n'y eut qu'un petit bout d'éventail cassé, qu'on recolla tout de suite. Ou bien ils jetaient sur elle des bachchantes ivres, puant le vin, ou encore ils ameutaient contre elle les chiens de Diane ou excitaient les lions. Chaque fois elle était sauvée par le même monstre aux cinq têtes minces. Il se penchait d'entre les rideaux de soie qui séparaient l'étalage du magasin, saisissait l'ennemi et l'enveloppait tout entier, il l'emportait...

Alors se taisaient les voix, la crainte entraînait dans les coeurs, car chaque visite du monstre marquait la disparition éternelle d'un dieu ou d'un homme et jamais plus ne le contemplaient les yeux des marbres, des bronzes et des porcelaines...

Alors ils oubliaient Komurasaki, ils oubliaient leurs danses, leurs luttes, leurs chants et pleins d'une angoisse mortelle, ils attendaient le coup qui devait les frapper à leur tour. Ils l'attendaient un moment, un moment bien court, car pour ces âmes mouvantes comme l'onde des ruisseaux, pour ces âmes des corps divins hier déjà n'était plus rien et demain — rien encore — ils vivaient des reflets du soleil et s'effaçaient avec eux.

Mais Komurasaki se souvenait. Avec une angoisse sans cesse croissante, elle épiait le bruit sec du rideau de soie et pleine d'une inexprimable terreur, elle attendait que les têtes du monstre se tendissent vers elle pour l'enlacer et la jeter... Où? se demandait-elle en vain.

Derrière le rideau de soie un jour, une voix pareille au tonnerre se fit entendre:

— Komurasaki. C'est un chef-d'oeuvre, un joyau.

De douleur elle ferma les yeux. Cette voix résonnait en elle du son des tambours funéraires. Mais ce jour-là le monstre à cinq têtes ne se pencha pas encore vers elle pour la prendre. Toutefois le pâle visage la contempla plus longuement que d'habitude, la dévorant, la buvant de ses yeux étincelants...

Komurasaki voyait devant elle s'ouvrir le néant. Ses souffrances, sa nostalgie, les outrages et les railleries des barbares, sa solitude, ses larmes, tout cela lui parut insignifiant auprès de l'affreuse certitude qu'un jour le monstre la saisirait et la précipiterait dans le néant...

Elle ne pleurait plus, car le vent de la peur avait tari la source de ses larmes; elle ne criait pas, sachant que le néant n'aurait pas d'écho; elle était un cri muet de détresse — car il ne pouvait y avoir ni secours ni miséricorde.

Cependant tandis qu'elle se mourait ainsi, Antinoüs la regarda si longuement, avec tant d'étrange douceur qu'elle en sentit son coeur vibrer d'espoir naissant et d'aube nouvelle. Ces yeux suaves s'incrusterent dans l'âme de Komurasaki et

y ranimèrent un désir de vivre presque sauvage.

Quand revint la nuit sombre et froide, quand les bruits railleurs se furent tus, éteints par les ténèbres et le clapotement monotone de la pluie, la nostalgie s'empara de tous et commença de ronger ces coeurs de marbre, de bronze et de porcelaine; un chœur monta — chœur pénétrant de gémissements, de sanglots et de prières.

Diane chantait le poème larmoyant des bocages sacrés, des bruits de l'eau, de la Grèce, de la liberté et du soleil.

La foule des dieux et des hommes l'accompagnait de gémissements et de pleurs.

Alors Komurasaki pencha vers Antinoüs sa douce figure et entonna un chant court et désespéré — un chant d'amour implorant la pitié — un chant d'agonie.

— Prends-moi, enlace mon corps de la puissance de tes bras et ne me donne pas à la mort...

Je t'aime et je veux vivre.

Prends-moi, car j'ai peur de ma solitude.

La nuit rampe, la mort étend ses griffes pour me prendre, déjà je sens son affreuse haleine...

Je t'aime et je veux vivre.

Je veux vivre.

De la vie du ver ou de la plante — mais je veux vivre, je veux vivre.

Je t'aime.

La nuit m'absorbe, la mort m'enveloppe de ses noires ailes, je suis perdue...

Sauve-moi...

Je t'aime.

Antinoüs n'écoutait pas, car il rêvait à Alexandrie, à Hadrien peut-être.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, elle se trouvait dans un temple rempli de divinités égyptiennes et hindoues. Au milieu un énorme Bouddha en un geste de bénédiction étendait la main sur le monde. Le visage pâle la dévorait de regards et de baisers.

Komurasaki ne mourut point, mais elle agonisait de nostalgie. Antinoüs... La profondeur de son regret était telle, que sa figure douloureuse se ternit, ses yeux s'éteignirent, les coins de ses lèvres s'abaissèrent pleins d'amertume — elle enlaidit.

Les yeux lumineux du pâle visage s'en aperçurent et pleurèrent.

— Je ne vous aime pas, Komurasaki. A présent, je sais que ce n'est pas vous que j'aimais. Je rêvais de toi, mais ce n'est pas toi, ce n'est pas toi encore.

Il versa des larmes de désillusion et de désir pour celle à qui il avait rêvé. Étant en lui, elle n'existait pas — peut-être. Et pour se consoler il rapporta Komurasaki dans son magasin.

Komurasaki revint à la vie, car elle allait le voir, lui, Antinoüs, son bonheur, son unique salut et elle s'illumina de la beauté de la joie.

Alors le visage pâle la regarda étonné. — Comme vous êtes belle. Non, non, — se défendait-il, — c'est mon amour et ma nostalgie qui vous voient belle — mais vous n'êtes pas mon amour...

Komurasaki était folle de bonheur, son âme débordait, tel un torrent printanier et chantait un hymne d'amour et de résurrection.

— Je viens à toi, mon bien-aimé.

Telle une fleur de bonheur, une fleur d'amour, une fleur de vie, je m'épanouirai sur ta poitrine.

Et je te chanterai un doux hymne de grâce, mon sauveur.

Ainsi chantait Komurasaki pendant que le monstre à cinq têtes la remettait à son ancienne place. Elle titubait, ivre de bonheur, et quand elle rencontra le regard d'Antinoüs plein d'attente, folle de joie elle tomba dans ses bras avec tant d'ardeur que, contre cette poitrine de sauveur, elle se cassa en morceaux.

Et c'est ainsi que se brisa le suave coeur en porcelaine de Komurasaki.

Traduction d'Henriette Landy.

Jan Kasprovicz

1860 — 1926

Je viens de recevoir ta lettre...

Je viens de recevoir ta lettre, mon amie,
Et suis heureux, heureux d'apprendre que ta vie
A retrouvé enfin l'élément qui répond
A l'appel de ton cœur: la splendeur bleuissante
De l'océan buvant à traits puissants et longs
L'averse de lumière. Or, je te sais l'amante
Du soleil éclatant — et de ces eaux sans fin
Que ne peut embrasser notre regard humain!

Mais ta lettre, colombe apportant le message
De la rive fleurie et des flots transparents,
Semble taire un aveu, dont le mauvais présage
Réveille ma conscience à de nouveaux tourments,
Et d'un reproche vague, en mon âme fait naître
La question: mentait-il? — reposait-il peut-être
Sur un rêve insensé, sur une folle erreur,
Ce dogme de ma foi précieux à ton cœur,

Et que je n'ai cessé de prêcher en tous lieux? —
Tu m'écris que debout sur ta blanche terrasse
Qui domine en surplomb le rivage rocheux,
Tu te plais à rêver, contemplant face à face
Du ciel incandescents la beauté souveraine,
Tandis que l'océan de sa puissante haleine
Vient caresser soudain l'or soyeux de ton front,
Et qu'il n'est point pour toi de plus doux abandon

Que de livrer aux flots ton secret langoureux,
En suivant du regard les écumeux sillages
Des bateaux cheminant vers des pays heureux,
Et les joyeux ébats des mouettes volages,
Dont le blanc tourbillon envolé dans l'espace,
Se fond dans l'air limpide, et peu à peu, s'efface,
Noyé dans la splendeur des lumineux accords,
Pâlit — et se dérobe à ton oeil. C'est alors

Qu'il te semble — dis-tu — qu'une détente molle
Vienne engourdir tes sens et voiler ton regard,
Car ton âme ravie en un monde s'envole
Aux extases duquel le corps n'a point de part —
Qu'une douleur subite envahisse et confonde
Ton rêve langoureux en une nuit profonde,
Drapant le clair soleil en un nuage noir,
Sur l'ordre tout-puissant d'un ténébreux vouloir.

Mais elle a son secret, cette étrange souffrance.
Si quelqu'un objectait, que c'est par sa vertu
Que se livre aux humains la plus réelle essence
De toute volupté... dis, que répondrais-tu?...
„Elle apporte le jour dans la nuit de ses flancs,
Elle exalte ma vie, et pourtant boit mon sang,
Elle accable notre âme, et restreint sa voilure,
Et nous prête pourtant la plus vaste envergure“.

Tu sens surtout sa force à l'heure où, de ses ombres,
La nuit vient, déployant le lourd manteau de deuil,
Et le soleid penché sur les abîmes sombres
Embrasse l'horizon d'un fulgurant coup d'œil
Puis éteint dans les eaux sa crinière de flamme
Et plonge dans le gouffre en entraînant ton âme
En sa chute: au delà de l'horizon lointain,
L'Inconnu se dérobe en un brouillard sanguin.

Nous aimons cet aspect qui tous deux nous fascine.
Hélas! j'y revenais plus d'une fois prêchant
L'évangile fatal concourant à la ruine
De ta joie — aujourd'hui je n'entends plus de chant
Sur tes pas hésitant de frayeurs et de doutes,
Tu t'en vas, éperdue, au grand soleil des routes,
Au lieu de respirer ce vivifiant bonheur,
Du souffle de la mer l'enivrante senteur.

Mais enfin — après tout — tu l'as prouvé toi-même,
Que ce trouble profond, que ce tourment cruel,
Qui nous hante aux moments de l'extase suprême
Est de notre être humain le fond le plus réel;
C'est lui, qui soulevant notre âme, nous incite
A refouler au loin notre étroite limite
Vers ce pays de rêve, et pourtant si réel,
Bien que la raison veuille le traiter de tel.

J'eus en toi, mon amie, une élève docile,
Et ma voix — paraît-il — n'a pas prêché en vain.
Mais, sache-le pourtant — si une force hostile
Sur l'œuvre de ma vie osait porter la main,
Tu ne me verrais point défailir sous l'outrage,
Si quelqu'un s'avisait de lacérer la page
Qui dit, que seuls les cœurs en la douleur ravis
Sont dignes d'approcher le seuil des saints parvis.

Aujourd'hui, menacé par ce bûcher ardent,
De renier ma foi je n'ai plus le courage.
Je ne puis plus crier, d'une voix dont l'accent
De ma sincérité porterait témoignage,
Que jamais la douleur — serait-elle aussi folle —
Ne met à notre front un reflet d'auréole,
Ce piètre emprunt du ciel, dont mieux vaut nous passer
Malgré que notre foi ne veut point s'en lasser.

Non — je ne veux jamais renier ma croyance,
S'il s'agit de mon sort et de ma vie à moi
Réclamés par la mort — mais une angoisse intense
S'empare de mon cœur, lorsque je pense à toi;
Et je vois à présent — combien serais-je heureux
D'apprendre que ton âme, en un élan joyeux,
Planant sur l'océan tumultueux, s'enivre
Des échos triomphants du grand bonheur de vivre!

Je voudrais aujourd'hui que ton rêve immortel
Qui, grandissant, atteint des dimensions mystiques,
En son désir ardent d'un refuge éternel,
Vit émerger de l'eau des cités féériques,
Des jardins embaumés, des bosquets de vieux arbres,
Des jets d'eau frémissants sur la blancheur des marbres,
De la sève nouvelle un printanier élan,
Et les dieux fascinés par le flûteau de Pan.

Joyeux éclats de voix, festins, musique et danse,
Voilà de quoi nourrir ton âme et ton esprit,
La vie, tôt ou tard, vient prendre sa vengeance
Sur les fiers dédaigneux — et à jamais proscrit,
Qui ne s'empresse d'être admis d's le matin
Au nombre des conviés — il n'aura du festin
Que les plats dégarnis, à l'heure où la nuit tombe,
Où d'autres, en plein jour, ont fêté l'hécatombe.

Mais adienne à présent que pourra — il est bon
D'apprendre que ta vie, en son désir profond,
Vient enfin de trouver l'élément qui répond
A l'appel de ton cœur: le reflet bleuissant
De l'océan rêveur buvant sans fin la blonde
Clarté du ciel. C'est donc le clair soleil ardent
Et l'horizon sans fin qui fascinent ton oeil,
Qu'une ombre semble encor, hélas voiler de deuil.

Traduit par Feliks Konopka.

Juljan Ejsmond

D i e M u t t e r

Schön ist der pollessische Urwald am Winterabend, wenn der weisse Schnee auf den Lichtungen in tausend Farben glitzert und blau und golden erglänzt, bis ihn der letzte Kuss der untergehenden Sonne rötet...

Still ist der pollessische Urwald wie jene heiligen Haine, in denen vor Jahrhunderten den Göttern Opfer dargebracht wurden, und schweigend, die Wipfel der Kiefern und Erlen scheinen den blauen Himmel zu erreichen, unzugänglich ist er und geheimnisvoll. Aufwärts streben die schlanken Säulen der Bäume, am Boden aber türmen sich die umgestürzten toten Baumriesen, die das Leichentuch des Winters umhüllt...

Im Herzen des Waldes aber, hinter den Lähnen toter Stämme, im Waldesdickicht, auf Inseln, verloren in vereisten Sümpfen, ist das Königreich der wilden Tiere... Der Elch mit breitem Schaufelgeweih hat dort im Laubwald seine Standplätze, der in der Frühlingsnacht verliebte Auerhahn beginnt dort am Aprilmorgen sein Balzlied, im Winter aber machen Wölfe in Rudeln auf trügerischem Eise blutige Jagd auf Rehe, oder der Fuchs schleicht auf die Vogeljagd...

Doch König und Beherrscher dieser Gebiete war weder der sanfte Elch noch der Hirsch, der manchmal aus fernen Revieren nahrungssuchend hierher kam, noch auch der schnellfüssige Rehbock oder der kluge Wolf und auch nicht der Auerhahn mit goldgrüner Brust, sondern der Schrecken des Waldes — der kühne Luchs, vor dem alles zitterte, vom Hirsch bis zur Feldmaus, vom Auerhahn bis zum kleinsten Singvogel im dichten Gezweig...

Gross war sein Revier, das er kreuz und quer auf der Suche nach Beute durchtrabte... Er riss alles, was er auf seinem Wege traf. Er vertraute auf seine Kraft. Blut berauschte ihn. Ihn zu erlegen, war der Traum der Jäger — vergänglich. Er hatte ein scharfes Gesicht und helles Gehör. Unerschrocken war er und hartnäckig... jense aber waren nur hartnäckig. Umsonst machten sie Jagd auf ihn und stellten Netze. Er brach bei den Treibjagen aus und wusste ihren Listen zu entgehen. Einmal aber, als ein sehr schneereicher Winter über dem ganzen Urwald die Hungergeissel schwang, hauchte der grimme Beherrscher des Waldes seinen Geist aus, als er in das Eisen geraten war...

Die Luchskatze und zwei Junge blieben zurück. Sie litten Hunger und Kälte, jagten in Mondnächten flinke, Schneegestirnen gleichende weisse Hasen und schnellstreichende Haselhühner... Schöne Jagden waren das. Der Urwald war wie ein silbernes Märchenland... in dem kalten Mondlicht glichen die regungslosen Bäume weissen Gespenstern...

Nach einer Nachtjagd lagen die Luchse in einer Dichtung im Morast. Umgestürzte und in das Eis eingefrorene, verfaulte

Bäume, von Schnee bedeckt und mit Moos bewachsen, sind unbeweglichen, schlafenden Reptilien ähnlich... Auf einem von ihnen liegt die Luchskatze und schaut mit tragem Wohlbehagen dem Spiel ihrer Sprösslinge zu... Die jungen, aber schon ausgewachsenen Luchse spielen miteinander wie ausgelassene Kützchen, schnurren und fauchen. Sie tragen homerische Kämpfe aus, die Gewandtheit und schnelle Bewegung entwickeln — unumgänglich notwendige Eigenschaften im Urwald.

Die aufgehende Sonne entzündet goldene Feuer auf dem Eise und färbt den Schnee violett. Eine wunderbare Ruhe liegt über der Natur. Auch nicht der leiseste Windhauch trübt das weisse Schweigen des Waldes. Nur ab und zu zwitschert ein kleines Vöglein im dichten Gezweig und bricht plötzlich ab — wie beschämt...

Die Welt scheint hier um tausend Jahre jünger zu sein. Auch keine Kunde von den Menschen stört das Schweigen der jungfräulichen Wildnis. Nur ein fernes Knirschen von Schlitten, die auf einem Waldweg fahren, erinnert den Urwald manchmal an den usurpatorischen Herrn der Schöpfung... Jedoch die vorüberfahrenden Schlitten verschrecken die Bewohner des Waldes nicht.

Auch jetzt hören die Luchse in der Ferne, in sehr weiter Ferne Schlitten auf einem Waldweg knirschen... Sie unterbrechen ihr Spiel, spitzen die scharfen Lauscher und fangen von neuem zu spielen an... Und die aufgehende Sonne vergoldet mit ihren ersten Strahlen die wilde Schönheit dieses Bildes.

Hell leuchtet auf dem Waldweg der glitzernde Schnee. Dunkelblau hebt sich darauf die Fährte der Luchse ab, wie eine Schnur von grossen, blauen Perlen. Die schnellen Schlitten gleiten auf dem Weg dahin, und in ihnen sitzen Förster. Sie sahen die frische Fährte. Lautlos sprangen sie aus den Schlitten. Sie beugen sich zur Erde.

Über den weichen Schnee flogen die Schlitten durch das Waldrevier — wie Geister. Weder schnaubte das Pferd, noch sprach der Mensch ein Wort.

Als die Förster aber das Revier umfahren hatten und auf keine aus ihm herausführende Fährte gestossen waren, kam Hoffnung in ihre Herzen. Und sie kehrten zum Forsthaus zurück, um die Luchse im Wald einzulapen.

Die Sonne war inzwischen am blassblauen Himmel emporgestiegen und entzündete lebendige Feuer auf den schneebedeckten Bäumen...

Die Luchse hörten zu spielen auf. Sie legten sich auf den bemoosten, umgestürzten Baumstämmen hin und schliefen faul, sicher und sorglos... Und die Wintersonne liebte ihre bräunlichen Rücken...

Die Förster kehrten bald zurück. Auf den niedrigen Büschen begannen sie dicht über der Erde eine Leine zu ziehen, die mit kleinen roten Fahnen geschmückt war, eine Leine, die mystische Furcht in den Herzen der Luchse, der Wölfe und der Füchse erweckte...

Leise schritten sie durch den Wald und umgaben das Revier mit dem roten Todeskreis... Auf dem weissen Schnee sahen die roten Lappen wie blutige Blätter merkwürdiger Blüten aus, sie flattern beim leisen Windhauch, rubinroten Faltern ähnlich, sie zittern wie frische Tropfen pulsierenden Blutes...

Schon ist das Revier eingelappt, das Wild im Forst eingeschlossen. Die Förster kehren zum fernen Forsthaus zurück und senden von dort Nachrichten in die Welt hinaus, sie laden die Jäger in der Stadt zu einer Luchsjagd im pollessischen Walde ein... Die frohe Kunde tönt lockend wie ein lustiges Jagdhornsignal und sagt den Jägern: „Luchse eingekreist! Sofort kommen!“

Die Einen reissen sich bei diesem Zauberwort von ihrem schweren Tagewerk los, eilen im schnellen Eisenbahnzug dem Glück entgegen und träumen von einem wundervollen Erlebnis, das sie im Urwald erwartet. Die Anderen widerstreben der Versuchung, wehren sich gegen sie und vertiefen sich erst recht in ihre mühsame Arbeit, um zu vergessen. Doch die Kunde aus der Ferne hat ihre Seelen schon umgarnt... Und lockt unablässig: „Luchse eingekreist! Sofort kommen!“

Auch sie machen sich also auf...

Der Mond ging über dem Urwald auf und erhellte mit kaltem Schein sein schneeiges Weiss. Auf den eisbedeckten Sümpfen liess er goldene Bahnen hervortreten. Gespannt blickte er in die Dichtung, begrüßte jedes Tier, das um diese Zeit jagte, betrachtete neugierig jeden Blutpfleck auf dem reinen weissen Schnee und lächelte den Bäumen, seinen alten Bekannten, zu... Da erblickte er plötzlich verwundet im Urwald ein noch nie gesehenes Ding, eine geheimnisvolle rote Leine, die durch die Schneise rings um das Revier lief. Er wunderte sich, stieg höher, um besser zu sehen, und erbleichte vor Grausen...

Mit Anbruch der Dämmerung wachten die unter den überhängenden Zweigen einer Tanne schlafenden Luchse auf, reckten sich träge und verspürten nagenden Hunger, auf dessen übermächtiges Geheiss sie sich auf die Jagd machten.

Sie jagten stets einzeln. Ihre wilden Jagden erfüllten den ganzen Urwald mit Entsetzen. Sie verfolgten das Wild nicht nach Art der Wölfe offen und hartnäckig, sondern liefen leise wie Katzen kreuz und

quer durch den Wald und schlichen geräuschlos durch den Schnee, um sich mit einem jähen, unerwarteten Sprung auf ihr Opfer zu stürzen, sich in dasselbe zu verbeissen und es so zu töten... Sie folgten nicht den Tierfährten im Schnee: Gesicht und Gehör gab ihnen Beute. Und wenn der Luchs einen Fehlsprung tat und das Tier ihm heil entkam, verfolgte er nie die verfehlt Beute, sondern begann seine blutige Jagd von neuem...

Die alte Luchskatze spitzte aufmerksam die Lauscher: da schien ein Schneehase kaum hörbar den Weg seiner nächtlichen Wanderung im Urwald durch leises Knirschen des Schnees zu bezeichnen...

Sie duckte sich hinter einen umgestürzten Baumstamm. Das leise Geräusch kam immer näher, bis auf der verschneiten Schneise im kalten Mondschein undeutlich eine blasser Gestalt erschien, einem Waldgeist ähnlicher als einem Tier... Die schwarzen Lauscher verrieten das Opfer. Der Luchs begann leise auf dem Bauch sich an seine Beute heranzuschleichen... Seine Augen waren so starr auf sie gerichtet, dass er nichts um sich sah... Als er sich schon auf wenige Schritte genähert hatte, nahm er sich zusammen und machte einen gewaltigen Satz, einen zweiten, einen dritten, und plötzlich war der Hase wie ein Geist verschwunden, der Luchs aber fiel im Schwung auf eine straff gespannte Leine, deren rote Lappen zu flattern begannen... Das Tier rollte sich vor Bestürzung zusammen, sein Sprung war nur halb glücklich, es überschlug sich, erhob sich dann rasch und entfloht angstvoll in den Wald.

Die geheimnisvolle Neuerscheinung erfüllte ihn mit Bangen, der unerschrockene Beherrscher des Waldes, der selbst den Hirsch kühn angriff, erschrak vor dem merkwürdigen Gespenst... Er lief daher, so schnell er konnte, davon, nur weiter und immer weiter, immer tiefer in den Urwald hinein... Meilenweit durch den Urwald fliegen und nie mehr zurückkehren in das verfluchte Revier mit dem flatternden roten Hinterhalt!

Aber auf dem Waldweg, den der Luchs kreuzte, der fernen und sicheren Waldungen zustrebte, erschien im Mondschein abermals das schreckliche Gespenst, das die Herzen der Tiere mit Entsetzen erfüllte... Wieder diese verfluchte Leine, in ihrer Unbeweglichkeit einer Rinne geronnenen Blutes gleich.

Schrecken bemächtigte sich der Bewohner des Waldes, die in den Zauberkreis eingeschlossen waren. Nur die als Feiglinge verschrienen Hasen setzten ohne Bangen bei ihren Liebespielen im Mondschein über die Leine.

Die Luchse aber — alle drei — liefen

bestürzt hin und her wie in einem Käfig und stiessen immer wieder auf den roten Riegel wie auf ein Gitter, bis sie endlich im Herzen des von allen Seiten eingelappten Forstes sich zur Ruhe legten.

Als die Morgendämmerung den Schnee rosa färbte und Diamanten auf den Zweigen der Bäume entzündete, erhob sich die Luchskatze wie von einer plötzlichen Eingebung erfasst, und begann sich der Leine zu nähern... Die Jungen folgten ihr...

Das kluge Tier begriff, dass in dem gefährlichen, von allen Seiten eingelappten Revier zu bleiben den Tod bedeutete. Und da es am Leben hing, wie alles im Urwald vom Tier bis zur kleinsten Waldblume — so beschloss es, dem Tode zu entgehen.

Die mystische Furcht bekämpfend, trabte die grosse Katze kühn auf die Leine zu, bis sie in vollem Lauf war, und sprang mit einem gewaltigen Satz über den roten Riegel. Sie war nun wieder frei im freien Urwald und fühlte die grenzenlose Freude des wilden Tieres, das aus dem Käfig ausgebrochen ist... Noch nie war ihr der Urwald so schön erschienen. Nur sich nicht anschauen, um nicht die schrecklichen roten Tücher zu erblicken...

Plötzlich aber hörte die Luchskatze hinter sich in der Ferne ein klägliches, leises Miauen. Das waren die jungen Luchse, die durch die Kühnheit ihrer Mutter erschreckt sie um Hilfe anriefen.

Sie lockte sie so wie einst, als sie noch sehr klein und wehrlos waren. Sie lockte sie so wie ehemals, da sie zur frischen, noch zuckenden Beute gerufen hatte...

Umsonst... Da schwang sich die beste der Mütter zu einer Heldentat auf. Ohne zu zögern, kehrte sie zu dem verwünschten eingelappten Revier zurück und sprang wieder über die Leine, um ihren Kindern die Freiheit wiederzugeben...

Und nun begann sie die jungen Luchse mit Mühe, Geduld und Ausdauer der Leine näherzubringen. Zuerst kamen sie mutig. Aber je näher sie der Schreckensleine kamen, desto mehr schwand ihnen der Mut... Auf den Bäumen kriechend, schoben sie sich durch den Schnee... Sie duckten sich und zitterten vor Angst. Und verängstigt wie geprügelte Hunde verkrochen sie sich wieder im Gebüsch...

Dreimal brachte die Luchskatze sie bis hart an die Leine, beruhigte sie, rieb sich schmeichelnd an ihnen, schnurrte zärtlich und fauchte drohend, bis sie schliesslich mit einem kühnen Satz den unheimlichen und angsterregenden Riegel übersprang... Aber dann krochen die Jungen durch den Schnee — wieder in den Wald zurück...

Eine immer schrecklichere Unruhe erfüllte das Herz der Mutter. Sie begriff die schmerzliche Wahrheit, dass die jungen Luchse sich aus dem Jagdrevier nicht herausführen lassen wollten... Ihre

Unruhe wuchs mit jedem Augenblick. In ihren Sehern entzündeten sich grüne Feuer. Der hocherhabene Schwanz zeigte die höchste Nervenanspannung an...

Nachdem sie die jungen Luchse bis an die gespenstische Leine geführt hatte, begann sie sie allmählich an sie heranzudrängen. Mit verzweifelter Blick versuchte sie ihre Jungen mit sich zu ziehen. Umsonst. Sie achteten garnicht auf sie, durch den Anblick der blutroten Lappen gebannt.

Endlich sprang sie. Dabei berührte sie die Leine, so dass die Lappen flatterten. Da liefen die jungen Luchse wie gehetzt davon und verschwanden in der weissen Dichtung.

Sie wartete. Sie gab Laut und wartete wiederum. Noch hegte sie Hoffnung, dass sie zurückkehren würden...

Als sie aber nicht kamen, begann sie langsam, wiederholt stehenbleibend und sich verzweifelt umsehend, in den Wald zu eilen.

Es herrschte eine durch nichts gestörte Stille, im weissen in der Sonne funkelnden Urwald... Weder pochte der Specht, noch schrie ein Habicht vom blauen Himmel. Noch nie hatte der Wald in so wilder Schönheit gestrahlt.

Die Luchskatze trabte immer schneller in den weissen Wald hinein und empfand immer stärker das Glück der wiedergewonnenen Freiheit...

Plötzlich vernahm der schweigende Urwald den Klang eines Jagdhorns. Er zerriss die heilige Stille des winterlichen Waldes, erfüllte die vor Angst verstummten Dicken, drang in den blauen Himmel und verkündete den Jägern Freude und den Tieren im Walde den Tod.

Der Luchs blieb stehen. Er begriff, dass der Augenblick gekommen war, wo er zwischen seinen Kindern und der Freiheit zu wählen hatte. Er liebte seine Kinder mit Urkraft und liebte die wilde Freiheit im Walde. Er wandte den schmerzfüllten Blick zurück, wo er die jungen Luchse im eingelappten Revier zurückgelassen hatte, dann schaute er wieder traurig auf den geliebten Urwald. Von einem von beiden musste er für immer Abschied nehmen...

Da klang das Horn zum zweitenmal, lauter und stärker schallend. Die Treiberwehr begann zu schreien. Die Jagd nahm ihren Anfang.

Die Luchskatze zögerte nicht länger. Ihre Bewegungen verrieten jetzt, dass sie einen unwiderruflichen Beschluss gefasst hatte. Sie hatte nach ihrer grösseren Liebe gewählt. Sie kehrte in den gefährlichen Forst zurück, wo ihre Kinder auf sie warteten — und der Tod.

Ihr Lauf wurde jetzt immer schneller. In grossen Sprüngen eilte sie geradenwegs zum Revier, wo die Leine gespannt war. Sie übersprang das Gespenst und — verschwand in dem gefährlichen Revier...

Juljan Ejsmond,
Üebersetzung von Wilhelm Christiani.

Un carnet de route polonais¹⁾

Encore? Encore un livre sur la guerre?! Pas tout à fait — un carnet de route est un peu moins et beaucoup plus qu'un „livre sur la guerre”. Et puis, serait-ce même „encore” un livre sur la guerre?... Barbusse, Dorgelés, Remarque, Renn, Sherriff et toute la pléiade des auteurs



Waclaw Lipiński,
peint par St. Ign. Witkiewicz

de différentes nations sont loin, très loin d'avoir épuisé le sujet. Impossible! on fut trop nombreux à se battre pendant ces années trop longues de cette guerre trop atroce.

On s'entretenait, on mangeait, on buvait, on dormait, mais, parfois, on arrivait à penser. On arrivait à revivre dans l'imagination tout l'inraisemblable de cette vérité quotidienne de la guerre. Et cela, sans aucun effort de l'imagination. Moments précieux, car, à force de fatigue, on devenait simple. Moments terribles, car, à force de simplicité, on devenait sincère. „On” c'est le soldat et surtout, un jeune soldat. Celui qui ne fait que commencer à connaître la vie et qui commence à la connaître du côté de la mort. Son carnet à lui manque de tout fard littéraire — il est d'une lecture pénible: il fait peur, il rend lâche. Il humilie.

Ce carnet de route humilie bien davantage lorsqu'il est écrit par un jeune gars, un enfant presque, qui reste admirablement serein après deux ans de tranchées, car, engagé volontaire, il se dit: „C'est la guerre, donc il faut, à chaque instant, être prêt à tout. Il le faut, et tout est dit. Personne n'a l'envie de se casser la tête à formuler ce devoir — à quoi bon perdre son temps? Les immenses roues de la machine qu'on appelle „le sort” nous ont happés — impossible de les arrêter, impossible de les éviter. N'a-t-on pas rêvé jadis de la vie de soldat? Eh bien, maintenant c'est fait, et on l'accepte comme quelque chose de bien connu et de nécessaire. Y aura-t-il une Pologne au bout de cette guerre? — à cela personne ne réfléchit: ce n'est pas l'affaire du soldat, mais uniquement celle du Commandant”. L'affaire du soldat c'est de donner son sang, ses forces, sa sueur et de ne pas lâcher le fusil. Tu as rêvé de la guerre — tu l'as aujourd'hui! Tu as rêvé de la Pologne — tu l'auras probablement à force de faire la guerre, grâce à ton sang à toi et grâce au cerveau du Commandant. Et la mort? On n'a plus pour elle que du cynisme. Et pas du cynisme de camelote — non, il est de bon aloi. Tu te rends compte: c'est un seul coup, un coup de massue, et tu ne sais plus rien. La fin de tout”.

Et voilà en quoi „Avec la 1-ère Brigade” diffère sensiblement des autres carnets de route: son auteur est heureux de pouvoir se battre. Lecteur pacifiste, écoute son aveu sincère avant de le condamner! Tu changeras, peut-être, d'avis.

Oui, Waclaw Lipiński — un chétif collégien-scout et fils d'un paisible bourgeois de Łódź²⁾ — rêve de devenir soldat. A condition, toutefois, de devenir un soldat polonais. Non seulement il en rêve, mais il y croit ferme. Il y croit au point de s'exercer en cachette au maniement des armes. Bien avant août 1914. Donc, c'est un fou. Un fou dangereux pour son entourage, un fou qui risque la Sibérie, des rêves pareils constituant un grave délit d'Etat en Russie tsariste. Mais Lipiński n'est pas le seul à être fou. Ils sont des milliers qui prient avec ardeur:

La guerre des mondes pour la liberté des peuples
Accordez-nous, Seigneur.
Les armes et les aigles nationales
Accordez-nous, Seigneur.
La mort bienfaisante du champ de bataille
Accordez-nous, Seigneur.
Pour nos corps une tombe dans notre terre
Accordez-nous, Seigneur.
L'unité, la liberté, la vie de notre Patrie
Accordez-nous, Seigneur³⁾.

¹⁾ Waclaw Lipiński: „Szlakiem I Brygady” („Avec la 1-ère Brigade”). Edition: „Polska Zjednoczona” à Varsovie.

²⁾ C'est le nom que les légionnaires donnent, encore aujourd'hui, à Pilsudski.

³⁾ Lipiński, actuellement commandant de l'armée polonaise, est né à Łódź, importante ville industrielle de la Pologne. Jeune savant, il est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques très appréciés.

⁴⁾ „La litanie des pèlerins”, poème qui termine „Les livres de la nation et du pèlerinage” de Mickiewicz.

Et ils sont des milliers qui croient que le Seigneur les entendra. Ils y croient d'autant plus que, dès 1913, Pilsudski, prophète de leur religion, prêche: „Pour nos buts tant politiques que sociaux nous devons combattre. Et ceci non en faisant marcher nos langues, ni au moyen de papier imprimé, mais les armes en main”. Et cet autre avertissement, combien éloquent dans sa bouche: „Il n'y a rien d'aussi douloureux que de ne savoir profiter des possibilités favorables, et elles approchent, elles sont même déjà tout près”. Pilsudski embrasse l'horizon politique d'un oeil vraiment prophétique, en disant, au printemps de 1914, dans une conférence publique à la Société de Géographie à Paris: „Le problème de l'indépendance de la Pologne ne sera définitivement résolu qu'au cas où la Russie se-



Un type de légionnaire
de la 1-ère Brigade

rait battue par l'Allemagne et l'Allemagne — par la France. Il est de notre devoir d'y prêter notre concours, autrement nous aurons à mener une lutte très longue et très dure, presque désespérée”. Il parle déjà en chef.



Un type de légionnaire
de la 1-ère Brigade

Et c'est pourquoi il peut, en août 1914, prendre cette décision, péremptoire entre toutes: „Le monde entier entrainé dans la lutte. Je ne voulais pas permettre que, au moment où l'on devait tailler avec des glaives de nouvelles frontières sur le



Le lieutenant Konieczny, artiste sculpteur, mort au champ d'honneur à Kostiuchnówka (juillet 1916), travailé dans un abri de la Nida à sculpter une statuette représentant un légionnaire. Cette statuette a été offerte par l'artiste à Józef Pilsudski

corps vivant de notre Patrie, seuls les Polonais y manquaient. Je ne voulais pas admettre que sur les plateaux du sort, suspendus au-dessus de nos têtes, sur ces plateaux où l'on jetait des glaives, l'épée polonaise fût absente”. Mais à quel les mains confier cette épée polonaise? Il

n'y a pas à hésiter: aux mains de celui qui rêvait de devenir soldat polonais et qui croyait qu'il le deviendrait un jour. Aux mains de cette poignée de fous qui sont prêts à suivre leur Commandant partout en

...jetant sur le bûcher
De leurs vies la destinée⁵⁾.

Aux mains des soldats de la 1-ère Brigade dont fait partie Lipiński. Et maintenant, lui feras-tu encore grief, ô lecteur



Sur le secteur de Konary (mai 1915). Un poste d'observation

pacifiste, de ce qu'il soit heureux d'aller se battre?

Il a du cran, ce blanc-bec de Lipiński qui voit la ville de Łódź accueillir avec enthousiasme les régiments de Cosaques et qui apprend qu'à „Varsovie le russophilisme prend les proportions du délire, que tout le monde a les yeux fixés sur la Russie, que tout le monde

l'état-major autrichien ont l'habitude de traiter dédaigneusement en „bande de civils”. Elle compte des Polonais de toutes les Polognes, des „plus de 50” et des „moins de 16” ans, y compris ceux qui parlent à peine le polonais, y compris des fugitifs de l'armée russe, y compris même des femmes. Elle compte des écrivains célèbres et des paysans illettrés, des pro-



Les tranchées de la 1-ère Brigade aux environs de Urzędów
près Lublin (juillet 1915)

renie l'aventure légionnaire”; il a du cran, ce petit collégien de s'enrôler quand-même dans ce qu'il appelle „l'armée polonaise”. Une armée, cela? Lipiński et ses copains prennent pour la première fois la garde du „quartier général” de Łódź après la retraite des Russes, et il note dans son calepin: „Nous disposons d'un seul uniforme et d'un seul fusil”.

fesseurs réputés et de simples ouvriers, de la vieille noblesse et des étudiants juifs... Leur état moral est bon, car — note Lipiński — „je crois que, si la guerre ne devait pas éclater et si son lourd souffle ne nous avait pas touchés, notre vie civile nous aurait paru singulièrement vide et stérile. Toute notre activité de scouts et de chasseurs”, tou-



Transport des blessés dans la région de Urzędów (près Lublin, 1915)

Et quel fusil! Les chasseurs de Pilsudski sont munis de lourds „Werdn” modèle... 1879 et ce n'est qu'au front qu'ils les échangeront contre de „beaux manlichers que nous achetons aux soldats du train autrichiens qui les vendent volontiers à raison de deux cigarettes le fusil”.

De téléphones, de mitrailleuses, de cuisine de campagne, d'équipement — point de trace. „Depuis votre visite, mon Général, aucun transport n'est arrivé, — se-

tes nos pensées et tous nos rêves convergeaient vers elle, vers cette guerre qui devait un jour arriver sûrement. Et voilà pourquoi elle nous paraît maintenant aussi naturelle que le jour où nous quittons la maison paternelle”.

Avec terrible dans la bouche d'un gosse, d'un „bleu”? Non pas, puisque c'est l'idéal de la Patrie indépendante

⁶⁾ Les membres de l'organisation militaire polonaise, formée clandestinement par Pilsudski, portaient le nom de „strzelcy”, c'est-à-dire de „chasseurs”.

qui a fait naître, et son activité de scout, et ses rêves de chasseur. Non pas, puisque „j'ai à présent l'impression de comprendre et de sentir beaucoup mieux cette indépendance, depuis que je peux me battre pour elle”, confesse Lipiński. Et voilà pourquoi il accepte, sans trop grogner, et le poids du sac qui fait plier ses épaules chétives, et le ravitaillement défectueux qui, souvent, le force de „serrer d'un cran”, sa ceinture, et la boue des tranchées qui le gratifie d'accès de rhumatisme aigu, et la chaleur torride qui le met à deux pas du choléra et de la mort. Viennent ensuite les vraies horreurs de la guerre — le carnet de route en porte des traces profondes. C'est la campagne, cette gaie, belle et opulente campagne polonaise, aujourd'hui brûlée, pillée, dévastée, jusqu'au cimetière dont „les tombes même sont ravagées par les chiens affamés qui déterrent les cadavres et les dévorent... Je ne peux plus voir cette terrible, immense misère du malheureux paysan polonais”. Hélas! il sera forcé d'assister, impuissant, à d'autres tragédies bien plus douloureuses pour son cœur de soldat: il verra ses meilleurs amis tomber l'un après l'autre, frappés d'une balle ennemie — ce n'est pas l'amertume, mais une colère aveugle

Nous ne pouvions comprendre tout d'abord quoi, comment, pourquoi... Pourquoi ne demande-t-il pas ses bancs et ses matelas, pourquoi ne les pleure-t-il pas, pourquoi ne se plaint-il pas de son sort de chien, de son sort de propriétaire riche la veille, maintenant ruiné et réduit à la misère! Comment, pourquoi cette question étrange, ce souci de Pologne en Pologne? ...

Ce grand souci décide de la morale de toute la 1-ère Brigade. Aussi, lorsque, après des luttes sanglantes et des batailles glorieuses, après cette longue et pénible campagne qui a révélé les magnifiques qualités du légionnaire polonais, lorsque „la bande de civils” est devenue une force armée très respectable et très respectée⁷⁾, lorsque les résultats positifs de ces sacrifices paraissent problématiques, un cafard terrible commence à ronger les âmes de tous les Lipiński. Et c'est pourquoi le dernier chapitre du carnet est intitulé: „L'épée brisée”. „Il est arrivé ce à quoi nous avions peur de penser — la démission du Commandant est acceptée, la 1-ère Brigade est dissoute”. La fin de tout. C'est avec la plus grande peine que j'ai pu annoncer la nouvelle à mes gars. La section s'est dispersée — chacun marche à moitié fou.



Tombeaux des légionnaires tués au bord du styr (Volhynie, 1916).
Au premier plan, tombeau mahométan du sergent de la 1-ère
Brigade, Aleksander Sukiewicz, ami de Józef Pilsudski

et une rage folle qui débordent dans son âme, lorsqu'il s'écrie: „Dieu, que je hais cette guerre! ...

Tout en haïssant la guerre, Lipiński ne la maudit pas. Il ne peut pas la maudire, car elle a pour lui une raison d'être toute différente de celle pour laquelle se battent les soldats des autres armées. Il s'en rend nettement compte lors de son premier congé: „Łódź qui, il y a 14 mois nous considérait comme une bande de fous ou même de traîtres, cette Łódź-là vit aujourd'hui avec les échos de nos exploits sur le Styr...”⁸⁾. Lipiński constate avec joie que ses camarades ne sont pas morts en vain, puisque l'idée de l'indépendance se fraie un chemin de plus en plus large dans les esprits de toute la société polonaise — „quel que soit notre sort à nous, soldats polonais, quelle que soit l'issue de la guerre, nous avons obtenu déjà une victoire éclatante: sur la mare pestilente de l'esclavage pousse la fleur de la liberté”. La phrase est un peu ronflante? Pas trop, car elle est écrite par un garçon de 18 ans et, circonstance importante, car elle lui est suggérée par ce qu'il voit et par ce qu'il entend. Un exemple entre autres: „Un soir, pendant que nous étions assis au bord des tranchées en bavardant, de l'autre côté de la route est arrivé un paysan d'ici qui demeurait sur les cendres de sa misère. Il s'est traîné jusqu'à la tranchée bien aménagée de ses bancs et de ses armoires, il a regardé cette nouvelle

Un vide effroyable se fait sentir partout”. Il ne reste plus que l'honneur du soldat-citoyen et la foi inébranlable dans le génie du Commandant. Même l'épée brisée, Lipiński peut rester à son poste.

L'épopée de la 1-ère Brigade est finie, mais la geste légionnaire continue jusqu'au 10 novembre 1918. Jusqu'au retour du Commandant de la forteresse de Magdebourg⁹⁾, jusqu'à la proclamation solennelle de la Pologne Indépendante, jusqu'à la constitution de l'armée régulière.

Z. St. Klingsland.

⁸⁾ Les Légions firent preuve d'une attitude tellement excellente et d'un calme tellement fascinant au feu que les généraux autrichiens, voisins des divisions légionnaires, soldats de carrière, — professionnels dans toute l'acceptation du terme, — se soumièrent de leur plein gré au commandement du colonel Sosnkowski, chef d'état-major de la 1-ère Brigade, qui dirigeait la bataille, en l'absence du Commandant Pilsudski.

⁹⁾ Le 29 juillet 1916 Pilsudski donne sa démission de Commandant de la 1-ère Brigade. Ni abdication personnelle, ni retraite idéologique — simple changement d'armes et de méthodes de combat adaptées à la mesure du nouvel adversaire, de l'Allemand. La Grande Guerre se changeait en guerre d'usure. Il n'était pas dans le plan Pilsudski d'arrêter l'usure allemande. La situation intérieure de la



Dans la région de la Nida, au printemps 1915. Les soldats de la 1-ère
Brigade aident les laboureurs aux travaux des champs

cagna, puis, en tortillant sa casquette dans ses mains et en écoutant notre causerie, il s'est adressé à Włodék Lencki, qui était assis au bord: „Et comment, Monsieur, quelle va être maintenant la Pologne, est-ce que elle va être en elle-même ou quoi?” Nous nous sommes regardés avec étonnement, étranges de cette joie soudaine qui nous inondait le cœur!

⁷⁾ La 1-ère Brigade s'est distinguée tout particulièrement pendant l'offensive russe de 1916 au bord du Styr.

Russie ne faisait de la faillite de l'Empire qu'une question de temps. Quant à l'Allemagne, son armée pouvait résister longtemps encore, mais à condition qu'elle fût alimentée régulièrement de fraiches recrues. Pilsudski, voulant empêcher le recrutement des Polonais, donna sa démission et prescrivit la dissolution de la 1-ère Brigade.

¹⁰⁾ Pilsudski fut arrêté par les Allemands le 20 juillet 1917 et interné à la forteresse de Magdebourg d'où il ne sortit que le 9 novembre 1918 à la suite de la débâcle du front extérieur et intérieur allemand.

Un voyage en Pologne

Il est agréable de faire le voyage de Pologne en compagnie de M. Georges Oudard¹⁾. Est-ce parce qu'avant de partir il s'est documenté à fond sur le pays et farci la mémoire de statistiques impressionnantes? Non pas. C'est tout simplement parce qu'il est allé là-bas avec des yeux neufs, des yeux qui savent voir et faire voir. Avec lui on ne retrouve pas des choses livrées et fanées, on découvre une nation, ses habitants, ses paysages, comme si on les abordait pour la première fois, et l'on éprouve ainsi une impression de fraîcheur qui est pleine de charmes.

M. Oudard a abordé la Pologne par la mer. Sa première vision a été celle de Gdynia, le nouveau port, créé sur la Baltique, et c'est ainsi qu'il a eu d'emblée, avant même de mettre le pied sur le sol polonais, l'image d'un pays qui affirme magnifiquement son existence, sa renaissance, et qui entend la proclamer aux autres en promenant son pavillon sur toutes les routes maritimes. Il a compris aussi que Gdynia était un acte de possession, ou plutôt de reprise, de la terre pomérannienne, polonaise depuis des siècles, et que cette reprise était définitive...

Tout près de Gdynia, Dantzig, la ville libre, où les Allemands, qui tournaient naguère leurs regards vers la Prusse, s'assagissent et comprennent que leur intérêt est de s'entendre avec la Pologne qui alimente leur port. M. Oudard admire la vieille cité hanséatique, les quais de bois du vieux port, la silhouette géante du Krantor, puis s'enfoncé dans les terres en direction de Varsovie.

Varsovie, la Rome du Nord, capitale d'un pays profondément catholique qui ne sépare pas la religion de l'idée de patrie, ainsi que le prouve le roi Sigismond huché sur sa statue et tenant d'une main un glaive et de l'autre une croix énorme. Notre voyageur en visite les beaux palais où les souvenirs français abondent, et déchiffre sur certains monuments les vestiges de l'oppression russe. Puis il promène sa curiosité à Łowicz, à Wilanów et prend la direction de la Galicie. Il s'arrête à Łwów, «cité essentiellement polonaise au milieu d'un pays ruthène», contemple un instant le ciel de cette ville «où les clochers semblent se défier», et après un coup d'oeil sur les villages ruthènes il poursuit sa course vers le pays du pétrole: c'est Boryslaw, la ville aux six cents puits, avec ses rues pouilleuses en montagnes

¹⁾ Georges Oudard. Portrait de la Pologne. Paris, Editions des Portiques, 1929; p. 256.

russe, c'est Truskawiec, «une ville d'eaux de la Bibliothèque Rose», toute une région où les paysans, au lieu d'ensemencer leurs champs, pompent les richesses fabuleuses du sous-sol.

A Cracovie, métropole chargée d'histoire, vieille cité universitaire, M. Oudard n'a point éprouvé «ce ravissement



GEORGES OUDARD

intérieur qui emporte le cœur et fait que l'on aime certaines villes comme des personnes». Je le regrette pour lui, car j'ai pour ma part gardé de cette belle ville noble et calme un souvenir inoubliable. C'est au pied de Wawel que l'écrivain fut sollicité par le problème juif en rencontrant, un jour de sabbat, de nombreux Israélites en lévites flottantes. Il expose impartialement les opinions des divers partis sur cette question si délicate et termine sur une note optimiste: les choses s'arrangeront, le temps travaille pour la Pologne. Au reste, M. Oudard n'a pas le temps, lui, de s'appesantir sur ce problème religieux et social, car Zakopané et Wieliczka le sollicitent par leur pittoresque.

Tournons la page, et nous franchissons toute la Pologne de l'ouest à l'est: voici Wilno, bourg énorme où règne «un provincial silence». Souvenirs de Mickiewicz, de Napoléon. Comme à Łwów, bien des clochers se dressent dans le ciel et se disputent les âmes. Mais pourquoi M. Oudard s'avise-t-il de dire que ces clochers tracent là-bas «une frontière visible entre la barbarie moscovite et les

extrêmes confins de la civilisation européenne»? La barbarie moscovite... c'est bien vite dit, et pourquoi afficher à chaque instant une russophobie agressive? Je suis sûr d'interpréter le vrai sentiment de nos amis polonais si je dis que la Pologne tient à être aimée pour elle-même, et non contre quelqu'un. Et que le biographe de Pierre le Grand me permette de lui dire bien sincèrement que sa haine de la Russie (qu'elle soit tsariste ou bolcheviste) lui a inspiré, surtout dans son chapitre final, des jugements trop sommaires, car enfin il aurait pu se souvenir de la célèbre formule «Pour notre et votre liberté» et des sympathies qu'éprouvèrent de nombreux intellectuels russes pour la cause de la Pologne opprimée.

Mais fermons cette parenthèse et revenons à la ville de Wilno, patrie du maréchal Piłsudski, dont M. Oudard fait un portrait très vivant. Bien entendu, il n'y a pas de question de Wilno: «elle est réglée et bien réglée», et l'on ne peut ni ici ni ailleurs songer à remanier les traités.

La randonnée du voyageur se termine par la Posnanie, où la terrible oppression prussienne a laissé malgré tout quelque chose de bien: l'amour de l'ordre et de la discipline. Mais les souvenirs d'un passé odieux ont été rapidement effacés: Poznań, la capitale, «est peut-être la ville la plus complètement polonaise de la Pologne», et sa prospérité n'a nullement souffert de l'élimination rapide des Allemands qui la peuplaient. Aux dires de M. Oudard, l'Allemagne a été surpassée, et la preuve en a été l'admirable exposition nationale de 1929. Dix ans après sa résurrection, la République Polonaise a montré là qu'elle voulait être non seulement un vaste pays agricole, mais aussi une grande puissance industrielle.

Quelle impression générale se dégage de cette Pologne parcourue fiévreusement en quelques semaines? Une impression de force croissante et de confiance dans l'avenir. La Pologne, où certaines querelles doivent s'apaiser, sera une grande nation unie lorsqu'elle sera aux mains d'une génération née dans l'atmosphère de la fédération et qui aura oublié toutes les divisions antérieures. La France a eu raison de jouer «la carte polonaise». M. Oudard a bien fait de le rappeler. Et tous les Français seront d'accord avec lui pour dire que l'existence d'une Pologne libre et forte à l'Est de l'Europe est un gage de paix pour tout notre continent.

André Pierre.

Le théâtre

La nouvelle saison théâtrale a été précédée d'une exposition d'art théâtral, événement d'un haut intérêt pour notre vie artistique. Cette exposition était organisée pour célébrer le centenaire de la mort de Wojciech Bogusławski, père du théâtre polonais, auteur des «Cracoviens et Montagnards»¹⁾.

On y a montré le développement rétrospectif de la scène nationale de ses débuts à nos jours.

La mise en scène moderne était représentée par les maquettes de: Frycz, Śliwiński, Drabik et des frères Pronaszko²⁾. Très remarquables les photos des spectacles montés par Schiller, l'éminent metteur en scène aux théâtres Bogusławski et Polski à Varsovie: «La non-divine comédie» de Krasinski³⁾, «Achille» de Wyspiański, «Potemkin» de Micinski⁴⁾, «La rose» de Żeromski, «Le conte d'hiver» de Shakespeare, etc.

Le peintre Andrzej Pronaszko et l'architecte Szymon Syrkus exposèrent leur modèle de théâtre moderne⁵⁾.

Les théâtres varsoviens qui, au point de vue de la mise en scène, la variété du répertoire et le jeu des acteurs étaient jusqu'ici en tête de toutes les scènes polonaises, ont été devancés par le théâtre de Łódź, qui a enlevé à Varsovie M. Schiller, son meilleur metteur en scène.

Schiller a mis à la scène «Les aventures du brave soldat Schweik» de l'auteur tchèque Hasek, pièce tirée d'un roman du même titre, qui est une satire mordante sur le militarisme et l'impuissance mentale et morale de la guerre.

Une autre pièce «touchant» la guerre, le «Journey's End» de Sherriff a été montée au Théâtre National de Varsovie.

Le public est saisi d'une émotion inoubliable par cet émouvant tableau, merveilleusement interprété, et dont l'excellente mise en scène fait honneur à M. Ordyński.

Cette représentation est la mieux réussie de toutes celles que nous a données le Théâtre National.

A un concours dramatique récemment organisé par le Théâtre Municipal de Cracovie⁶⁾ le premier prix a été remporté par «La surprise» de Rostworowski, auteur de plusieurs ouvrages remarquables: «Caligula», «Judas», «Charité», etc.

Le Théâtre National interrompant en plein succès les représentations de «Le printemps des peuples» (dans un coin perdu de Nowaczynski⁷⁾), vient de monter la pièce du lauréat. Rostworowski analyse dans sa pièce l'âme des paysans polonais avec une clairvoyance pénétrante.

M. Młynarski, directeur de l'Opéra de la capitale, a été engagé pour la saison courante par l'Opéra de Philadelphie, et c'est le directeur de l'Opéra de Poznań, M. Stermich, qui le remplace à Varsovie. M. Stermich a ouvert la saison avec une soirée de ballets: «Le dernier Pierrot» de Rathaus, «La tache» (Coco) de Macura et «Le petit cœur» de Baranovic.

Le Théâtre Nouveau, studio auprès des Théâtres Municipaux, a joué «Anna Christie» d'O'Neill.

Nous avons vu le fameux «Monsieur Topaz» de Pagnol au Théâtre Polonais de Varsovie, et tout dernièrement le «Révisor» de Gogol.

La mise en scène n'a pas suivi l'exemple révolutionnaire et extravagant de Meyerhold, et s'en est tenue à la tradition, s'appuyant surtout sur le jeu des acteurs, original et satirique à souhait.

La pièce de Shaw «The Apple Cart», après avoir été mise à la scène au Théâtre Polonais avant tous les autres théâtres⁸⁾, même anglais, fait maintenant une tournée en province.

Aux théâtres de Varsovie vient de s'en joindre un nouveau: «L'Ateneum», dirigé par Mme Strońska, artiste dramatique remarquable. Ce théâtre se propose de monter des pièces populaires d'une valeur littéraire incontestable. D'autre part, y seront présentées au public des pièces qui ont passé déjà par «le feu de la critique» étrangère, comme par exemple «L'affaire Jakubowski» («Joseph») de Kalkowska, basée sur le fait authentique de la condamnation à mort d'un ouvrier polonais innocent par un tribunal allemand. Ce «reportage poétique» a eu un très grand retentissement en Allemagne, où il a été joué au Théâtre des Jeunes Acteurs à Berlin. «L'affaire Jakubowski» déborde de noble humanitarisme; c'est en outre une ardente protestation contre la peine de mort.

Mme Strońska a monté aussi une tragédie de Toller, «Hinkemann», et une comédie de Dymow, «Bronx-Express».

Les Varsoviens ont dernièrement joui d'une représentation du Caruso polonais, M. Kiecura, premier ténor de La Scala de Milan. M. Kiecura marche courageusement et brillamment vers la gloire mondiale: sa voix est vraiment phénoménale.

Il convient de mentionner que notre «Vieux Colombier», le célèbre théâtre expérimental d'avant-garde «Reduta», dirigé par M. Osterwa, fête actuellement le dixième anniversaire de son existence.

Zygmunt Tonecki.

¹⁾ comp. «Pologne Littéraire», nr. 38.
²⁾ ib., nr. 11—12.

³⁾ ib., nr. 1.

⁴⁾ ib., nr. 3.

⁵⁾ ib., nr. 35—36.

⁶⁾ ib., nr. 33.

⁷⁾ ib., nr. 35—36.

⁸⁾ ib., nr. 33.

Concours pour le monument de Bolivar

Paris, décembre 1929.

L'exposition des maquettes pour le monument de Simon Bolivar que la République de l'Equateur se propose d'élever à Quito (à l'occasion du centenaire de la mort du Libérateur (1830), vient d'être close ces jours-ci. Sur deux cents artistes inscrits au concours, plus de cent cinquante y prirent part. Cinq monuments

Cette exposition a été, à coup sûr, une des plus intéressantes manifestations de l'art sculptural moderne. L'art moderne est, semble-t-il, moins préoccupé du modèle que de l'architecture. Le sentiment est répandu dans l'ordonnance des volumes, dans le style. Il faut relever la sobriété presque générale des monuments point de surcharges, de phraséologie du geste, mais de la force, de l'ampleur. Les



furent primés. Le premier prix a été remporté par un groupe d'artistes français, sculpteurs et architectes (MM. Zwoboda, Letourneur, Brunau, Marouzeau et Galey); MM. Joffre et Sorel (Français) et M. Sciortino, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts à Rome, ont obtenu le deuxième prix; les deux troisièmes prix ont été décernés à M. Franciszek Black, Polonais et à MM. Belmondo et Gogois, Français. Le Jury était composé de MM.: Maillol, Boucher, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, Kahn, Mathon, architecte, Grand Prix de Rome, Berthoud et de cinq représentants de l'Equateur, choisis dans les milieux diplomatiques.

monuments sont presque tous conçus dans un esprit d'individualisme; l'oeuvre de notre compatriote porte l'empreinte d'un sentiment profond de la vie sociale. La libération est représentée comme un effort collectif, un grand élan d'indépendance dont Bolivar fut le chef. Les cinq républiques libérées forment la base de la statue équestre du Libérateur.

Par l'harmonie des rapports, par l'ensemble de son rythme, et ce quelque chose de grave parce qu'il est profond, le monument de M. Black est digne de tout éloge.

Stanislawa Hulanicka

Hommes en chair et en os ou statues de bronze?

Il y a quelquefois des vérités bien simples qui cependant trouvent difficilement le moyen de s'implanter dans les esprits, de tomber dans le domaine public. C'est qu'on a toujours bien du mal à renoncer à ses péchés mignons: passions et idées qui flattent un amour-propre, soit individuel, soit social ou national. Ce penchant général, compliqué d'une attitude quasi-critique en face des phénomènes de la vie collective, ne manque pas de produire des effets savoureux.

N'est-ce pas grâce à ce curieux mélange de passion aveuglante et de lucidité qu'on a vu plus d'une fois, à propos de personnages illustres dans l'histoire générale et dans l'histoire littéraire, des réticences et des mensonges s'installer confortablement dans les croyances généralement reçues? Les augures, auteurs des légendes mises en circulation, savaient trop bien, eux, quelle était la valeur objective des renseignements qu'ils fournissaient, mais ils se croyaient tenus, pour des raisons très particulières, de faire la vérité sur les grands hommes et de proposer à l'admiration béate de leurs contemporains et de la postérité des statues figées dans la constance du geste héroïque, vidées d'un contenu purement humain.

Voilà à peu près ce qui constitue le fond d'un débat qui, depuis quelques mois déjà, se poursuit dans les colonnes des périodiques littéraires et des journaux polonais.

Celui qui en a fourni le sujet et qui en est le héros est M. Boy-Zełenski, champion infatigable des causes justes encore en litige, ennemi irréconciliable des préjugés et des pieux mensonges intronisés dans l'histoire. Il est doué d'une habileté particulière à les débusquer, les traquer, les serrer de près pour leur arracher leurs masques, empruntés tantôt à des vertus respectables, tantôt à des sentiments bien légitimes.

Oter à ces simulacres leur apparence vénérable, les larder des traits aillés d'une satire pleine de bonhomie et de rondeur, mais qui porte, les terrasser, les exécuter, leur chanter un Requiem: voilà à quoi il excelle, ce carabin séduit par la Muse de Montmartre, aux pieds de qui il a déposé, sans regret et à tout jamais, son bistouri pour suivre la belle dans le chemin raboteux de la littérature.

Cependant, tout homme de lettres, poète, critique, publiciste qu'il est, Boy n'a pas entièrement renoncé à son ancien métier, n'a pas désappris à manier sa lancette qui s'entend merveilleusement à percer des abîmes venus sur le beau corps de Dame Littérature. Puis, après avoir bien pansé la malade, après l'avoir

dûment médicamentée, il s'en prend à ceux qui lui ont fait contracter le mal. Ce mal, quel est-il en l'occurrence? Regardons-y d'un peu plus près.

A propos d'une édition élaguée des lettres de Poussin, datant de 1824, J. J. Brousson écrit récemment dans «Les Nouvelles Littéraires»: «On s'imaginait (alors) qu'un grand homme ne pouvait avoir de petites choses. Et quand, par aventure, on découvrait quelques taches dans sa vie, on les passait au bleu, ou au chlore». Les historiens et les critiques polonais ont fait une besogne exactement pareille à celle de leurs confrères français d'il y a un siècle. Seulement, les critiques français de notre époque ont depuis longtemps renoncé, pour l'amour de la vérité, à cette piété excessive, tandis que les nôtres hésitent encore toujours entre l'encensoir traditionnel, si commode à agiter dans l'accompagnement d'une litanie de superlatifs, et quelque instrument plus précis, plus apte à rapprocher de nous les grands hommes dressés sur leur piédestal; comme si leur seul génie, leur grandeur authentique ne leur suffisait point pour dépasser de cent coudées l'humanité moyenne.

Mais arrivons aux faits.

Il y a un an, «La Bibliothèque des Oeuvres Célèbres» à Varsovie a eu l'excellente idée de procéder à une édition des oeuvres complètes de Mickiewicz et d'en demander la préface à M. Boy-Zełenski. Celui-ci s'est acquitté de cette tâche d'une façon particulièrement brillante. (La préface en question a été publiée en son entier par les «Nouvelles Littéraires» de Varsovie, et les lecteurs de la «Pologne Littéraire» ont eu le privilège d'en lire d'importants extraits au numéro de la revue consacré à Mickiewicz et publié au moment de l'inauguration du monument du grand poète à Paris).

Cependant, l'auteur a eu le courage d'y proclamer tout haut ce dont beaucoup d'étaient bien informés, sans que jamais il n'en eût rien paru, ni dans les énonciations de l'histoire littéraire officielle, ni dans les ouvrages critiques concernant le prince de nos poètes. On était notamment au courant du fait que maintes circonstances de la vie de Mickiewicz avaient subi, à diverses époques, d'importantes déformations, des retouches, faites «pour les besoins de la cause nationale», pour des considérations de morale bourgeoise, et, Dieu sait pour quelles autres raisons, parmi lesquelles la piété filiale fut celle qui joua le rôle le plus important peut-être, le plus néfaste à coup sûr. Il a été, hélas, bien établi que feu Władysław Mickiewicz, le propre fils du poète, dépo-

sitaire de documents inappréciables et d'autres matériaux pouvant servir à l'histoire de son illustre père et de l'époque où celui-ci avait vécu, regardait les trésors confiés à sa garde et dont il disposait, un peu comme sa propriété particulière. Il tenait surtout à ne pas divulguer, à ne pas publier ce qui, à son avis, aurait desservi la mémoire du grand poète, révélant en celui-ci quelque faiblesse, quelque trait qui aurait déparé la statue érigée par son fils avec un zèle, un dévouement admirable.

Władysław Mickiewicz a poussé son désir d'élever son père au-dessus de tout ce qu'il y avait dans le poète de simplement humain, jusqu'à la destruction des témoignages qui eussent pu contredire en quoi que ce fut la légende créée par ses soins autour de Mickiewicz.

On le savait, on se le chuchotait, mais on s'en accommodait assez bien. La nation polonaise, martyrisée, réduite à la servitude, se reconfortait à la contemplation de cette statue gigantesque du poète que jamais, — on le prétendait au moins, — aucune tentation humaine n'avait osé effleurer.

Mais aujourd'hui, à l'époque d'une révision générale des valeurs et des opinions, cette attitude n'est plus en rapport, ni avec notre situation de peuple libre, ni avec les méthodes modernes d'investigation critique. Il faut bien y renoncer, et ce n'est pas trop tôt. M. Boy-Zełenski a signifié cette nécessité en des termes explicites.

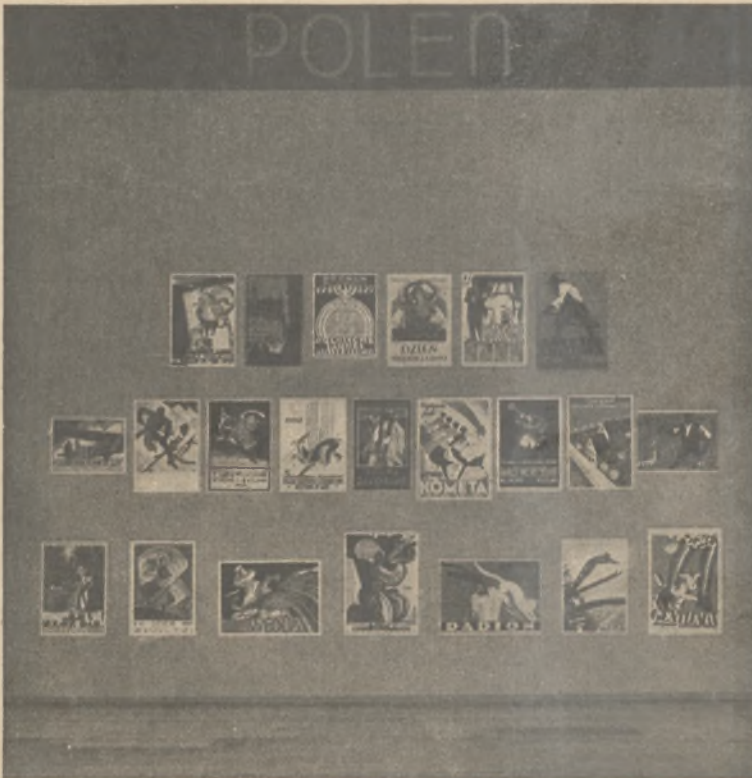
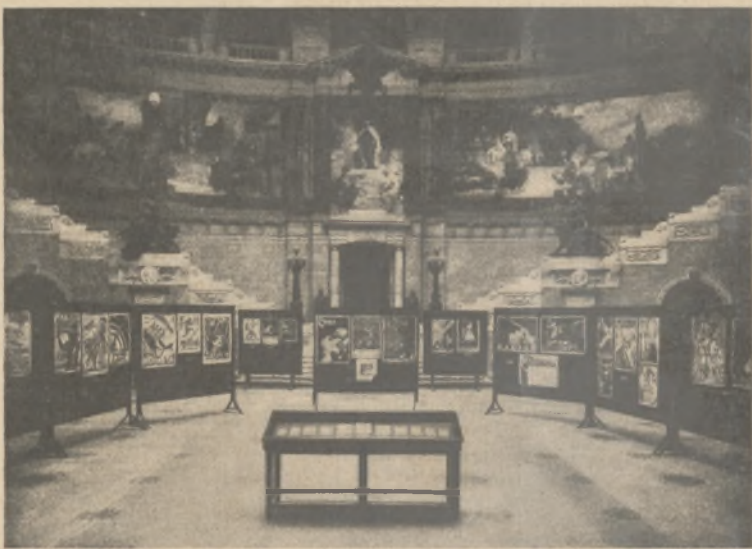
Ses révélations sur la vie parisienne de Mickiewicz, sur quelques particularités du mouvement towianiste, sur les rapports qui liaient le poète aux personnes de son entourage immédiat, et dont auparavant il n'avait jamais été question, ont provoqué dans nos milieux littéraires et intellectuels une sorte de consternation. C'est qu'elles bousculaient, avec un sans-gêne déconcertant, quantité de notions qui semblaient à tout jamais fixées!

Des réponses, des objections ne se sont pas fait attendre; cependant M. Boy-Zełenski ne désarme pas: muni de documents qu'on lui fournit de part et d'autre, il revient à la charge pour battre en brèche la légende et rétablir les droits sacrés de la vérité.

Souhaitons-lui une victoire éclatante et décisive: elle nous restituera la figure du plus grand de nos poètes plus conforme à la réalité, plus humaine et, par là-même, plus émouvante.

Et puis, elle sonnera aussi le glas de toute méthode d'investigation et d'interprétation qui néglige ou défigure les faits au détriment de la vérité pour tous.

Stanislawa Jarocińska-Malinowska.



Ces derniers temps, la Pologne a pris part à deux expositions internationales d'affiches, notamment à celle de Stuttgart et à celle de Munich